

ottomane. Celle-ci possédait trop de défauts d'organisation, et malgré le zèle apporté en dernier lieu par l'état-major allemand pour les faire disparaître, cette armée n'est jamais parvenue à remonter la pente sur laquelle elle glissait. Finalement elle a disparu après la débâcle de Naplouse (1918).

Le recul de la barbarie musulmane.

Le Turc n'a jamais rien créé. Il a simplement hérité de situations toutes faites.

Des races industrieuses et très civilisées, successivement asservies, constituaient, pour l'empire des sultans, une source de richesses. Mais, continuellement rançonnées et pillées, elles étaient forcées de décliner. Les peuples restés en relation directe avec l'Occident, les Grecs de la côte d'Asie, les habitants des grands ports, comme Smyrne et Constantinople, devaient seuls échapper à cette déchéance.

Les Turcs ne cherchaient pas, du reste, à empêcher la disparition des peuples vaincus. Ils s'efforçaient au contraire de la hâter le plus possible.

Un exemple frappant, à l'appui de cette thèse : Midhat-Pacha, le ministre le plus libéral de la Turquie, disait couramment : « Nos ancêtres ont eu tort de ne pas imposer l'islamisme à nos sujets d'Europe. Il faudrait user de toutes les circonstances pour modifier à notre profit la proportion numérique des deux religions (1). »

Or Midhat était un vrai civilisé, très honnête et fort bienveillant pour les chrétiens. Aussi peut-on se

(1) Bareilles : *Les Turcs*. Perrin, éditeur.